Zeitschrift: Boissiera : mémoires de botanique systématique
Herausgeber: Conservatoire et Jardin Botaniques de la Ville de Genève
Band: 14 (1968)

Artikel: Vocation nouvelle d'un jardin botanique
Autor: Chodat, Fernand
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-895616

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 02.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Boissiera 14: 65-70. 1969.

Vocation nouvelle d'un jardin botanique

FERNAND CHODAT

Vocation nouvelle, dit le titre de mon exposé: annonce prétentieuse pour qui n'a point créé ou entretenu un jardin botanique. Ce geste d'humilité étant fait, je pense qu'un vieux garçon peut néanmoins parler à un père inquiet. Le ton bourru des propos qui suivent déguise, veuillez me croire, la sincère estime que j'ai pour l'œuvre faîtière des systématiciens et mon attachement au jardin botanique.

L'insistance que je mettrai à mes revendications a un motif simple: un jardin botanique est la seule occasion pour notre science de sortir de sa tour d'ivoire, de se révéler au public, source et fin de notre métier. C'est donc une grande responsabilité qui pèse sur vos épaules !

Vocation a deux sens. Tout d'abord celui d'une prédestination: bien que calviniste d'appartenance, je ne le retiendrai pas ici. L'autre sens définit l'appel d'un supérieur à ses fidèles pour les inciter à participer à une œuvre de bien.

Dans notre cas, à qui s'adresse l'appel ? Essentiellement au public, accessoirement aux botanistes. Si cette priorité avait été inversée, je pense que les jardins botaniques seraient devenus tout autres et n'auraient point acquis la juste notoriété dont ils jouissent dans le monde. Mais restons à l'usage et voyons l'apport et les lacunes de cet héritage. Le mot tradition me vient à l'esprit et me rappelle la phrase de Picasso: "Pourquoi s'accrocher désespérément à tout ce qui a rempli sa promesse ? " Programme profond, magnifiquement illustré par la vie de celui qui l'a tracé.

Pensons au public, et demandons-nous ce que les jardins botaniques lui ont offert. Tout d'abord de la beauté: la beauté de la vie végétale, celle des arbres et celle des fleurs, beauté nécessaire au citadin attristé par le béton, aveuglé par le néon. Du jardin de curé à ceux de Kew Gardens en passant par l'Ariana, voilà le don majeur qui nous est dispensé. Mission suprême certes, mais qui n'est pas ou plus l'apanage des jardins botaniques, car de nos jours beaucoup de parcs publics les égalent en ce domaine et parfois les dépassent. En notre ère d'organisation rationnelle et d'économies, toutes deux indispensables à la gestion des communautés, on peut se demander si le parallélisme apparent de ces efforts est encore sage.

Le second don, dans l'ordre des valeurs, est d'entretenir, de réveiller et d'éveiller la curiosité des choses de la nature, instinct profond de l'homme. Présenter des êtres méconnus, indigènes ou exotiques, dont notre œil n'est pas encore blasé. Grand

ouvrage des jardins botaniques que de renaturaliser l'homme moderne dévoyé par la profusion d'inventions qui l'honorent, mais qui l'écartent dangereusement de son essence première, la vie.

A ces deux cadeaux, dont l'urgence et la permanence n'appellent aucune contestation, s'ajoute une troisième satisfaction légitime assurément, mais que l'on a outrageusement déifiée, le baptême pris au sens large du terme. Acte mystérieux par lequel le plus incroyant des hommes se rattache à l'empire de Dieu, besoin psychologique très ancien qui garantit l'appartenance de toutes choses, cristal, plante ou bête, au monde que nous sommes et les soustrait à l'inconnu, ennemi terrifiant des plus hautes intelligences. N'est-il pas étrange que cette nécessité soit déjà inscrite dans la Genèse, article souvent oublié de ce contrat fabuleux: "L'éternel Dieu fit venir tous les animaux des champs et tous les oiseaux du ciel pour voir comment il les appellerait afin que tout être vivant portât le nom que lui donnerait l'homme" (Gen. 11:19).

Oui, le visiteur est inconsciemment rassuré de lire sur une étiquette: *Araucaria imbricata.* Renseignement futile pour sa propre existence, information tôt oubliée, presque sans valeur normative pour lui ! Brève satisfaction dont il ignore l'origine, mythe millénaire métamorphosé à d'autres fins dans la science contemporaine.

Quel que soit l'intérêt psychanalytique de ma remarque, j'aurais tort d'en exagérer la portée et de proroger à mon tour la moins complète des significations que l'on a données aux jardins botaniques. Il est inutile dans ce cercle de plaider la cause de l'importance de la nomenclature et celle des liens logiques et féconds qui l'unissent à la science. Donner un nom à un être ou un objet c'est fournir la sécurité nécessaire aux études que nous ferons d'eux, c'est bannir, par une première mesure, l'équivoque impliquée par le composite. Nous sommes tous d'accord.

Mais nommer un phénomène naturel, un appareil ou un taxon, c'est aussi bâtir une prison où pourrira, longtemps parfois, le dénommé. Telle n'est certes pas l'intention du savant, mais tel est le penchant de l'homme qu'il demeure. Cette première sécurité cadastrale acquise contente le chercheur, finit par le fasciner et barre ainsi le déployement de la connaissance qui ne saurait être nominale. Danger que j'ai vécu, menace de paresse mentale pour les novices que ce jargon d'annuaire enchante au début.

Si nous autres clercs sommes avertis de l'insuffisance de cette première démarche, qu'en est-il du profane généralement respectueux des signes de nos sciences ? Sait-il que le niveau catalogue est depuis longtemps dépassé ? Faisons-nous le nécessaire pour développer son attention ? L'eau bénite de la nomenclature dont on asperge les néophytes et qui gicle de nos jardins catalogués ne va-t-elle pas fixer leurs esprits, sainement avides, aux temps linnéens ? En bref, la destination culturelle et sociale des jardins botaniques a-t-elle dépassé des intentions médiévales ?

Cette autocritique n'est pas nouvelle et partout, ici comme ailleurs, des efforts souvent couronnés de succès ont été entrepris pour sortir de l'ornière. Beaucoup reste à faire et si nous tardons ce seront Uniprix et Migros qui prendront la relève... Pourquoi pas !

Que doit donc offrir au public un jardin botanique moderne ? La réponse théorique est simple: l'image actuelle et vivante des problèmes des sciences végétales, dans la mesure où cela est réalisable. Le public répondra, car il est jeunesse et avenir; à nous de le précéder. Du même coup la botanique perdra sa réputation populaire de science fossile, étrangère aux besoins de la vie, inutile à l'économie d'un monde en marche.

Il y a des secteurs à réduire, d'autres à créer. Restituer, par exemple, à grand peine et sans succès les végétations de l'Himalaya par le truchement d'une déclivité de deux mètres, était une honorable intention en 1900, de nos jours une sottise ! Un jardin botanique devrait comporter un cinéma (bravo pour le "Sonorama" !) projetant des films de phytogéographie et de phytoéconomie, qui abondent et sont remarquables. Donc plus d'efforts périmés et grotesques dans cette direction géographique (serres exclues !).

La botanique médicale et pharmaceutique fut à l'origine des jardins botaniques. N'oublions pas le bon sens de nos ancêtres qui furent plus conscients que nous ne le sommes de l'indéracinable goût populaire pour les simples. Ce secteur, heureusement esquissé depuis longtemps à Genève, devrait être consolidé et complété par la construction d'une petite serre spécialement affectée à la culture de plantes médicinales des pays tempérés et chauds. Je fais le pari qu'elle serait construite du jour au lendemain si l'on faisait appel à l'une des puissantes industries de la Suisse et aux conseils de l'Ecole de pharmacie !

Jouxtant le secteur des plantes médicinales devrait se trouver une petite clinique en plein air de plantes virosées, infectées de champignons ou rongées d'insectes. Tumeurs, galles, rouilles, charbons, nécroses ne manquent pas chez les plantes sauvages et cultivées. Quelques exemples spectaculaires suffiraient, renouvelables de périodes en périodes. Là encore, une serre mobile abriterait tableaux, figures schémas commentant le mal et ses effets. Axées sur un parallélisme avec les maladies de l'homme, de telles démonstrations feraient saisir l'unité du monde vivant. La phytopharmacie, autre grande puissance de notre économie, pourrait seconder cet enseignement public.

J'entends les chefs de culture protester: de quoi aura l'air notre jardin avec ses ginguettes disséminées ? Eh bien, il aura la figure d'un instrument utile et perdra, Dieu merci, son noble aspect des ruines de Rome peintes par Le Poussin.

Diminuons la surface de ces rocailles et plates-bandes, à vrai dire magnifiquement entretenues, mais où des jardiniers intelligents dépérissent d'ennui, une existence durant, à enlever les mauvaises herbes. La main-d'œuvre n'est plus un objet marchand comme au XIXe siècle. Proposons-lui une activité différente qui l'unisse au visiteur ! Le rendement sera formidable.

J'imagine sans peine la satisfaction qu'auraient les visiteurs de s'attarder au secteur de la génétique. Je puis le dire car j'en ai fait l'expérience à la Station de botanique expérimentale – et dans quelles modestes conditions ! Voir vivantes, côte à côte et au même moment, trois générations successives issues d'un couple de géniteurs spécifiquement distincts. S'initier par cette démonstration aux règles fondamentales de l'hérédité: l'homogénéité, l'état dominant ou intermédiaire des sujets de première génération; la ségrégation et les retours éventuels aux types ancestraux marqués chez les petits-fils. Quelle leçon de vie pour un public déjà catéchisé par les revues de vulgarisation, ce visiteur vrai saint Thomas qui n'a jamais vu l'actualisation de ces lois qu'il tient encore pour des fables livresques.

Réaliser avec des maïs le rôle économique de l'hétérosis; prouver, plantes en main, la réalité de la dégénérescence à la suite d'inceste, la vigueur résultant de croisements interraciaux; dévoiler certaines causes géniques de la stérilité ! Mettre en évidence la notion de caractère et sa relativité, le concept de sa nature si souvent composite; faire comprendre enfin que la biologie, de la paramécie à l'homme, est une: telle est de nos jours la vocation d'un jardin botanique. Tant de plantes, narcisses, primevères, *Mirabilis, Antirrhinum,* se prêtent à ces démonstrations renou-

velables aux diverses saisons; elles ne sont point coûteuses et leur préparation stimulera le plus modeste des employés. Elémentaire restera cette information bien entendu. Mais pour tout homme une expérience vécue vaut et dépasse dix perspectives théoriques.

Certes, il est luxueux de pouvoir exhiber deux espèces d'un même genre, l'une du Sikkim, l'autre du Népal ! Mais, je vous le demande, quelle est la portée culturelle et sociale de ce luxe intelligible pour de très rares élus ?

Nous célébrons aujourd'hui la création du jardin voulu par Augustin-Pyramus. N'oublions pas l'ouvrage mémorable d'Alphonse: "L'origine des plantes cultivées". Certes ce livre, plus géographique et historique que génétique, reflète le savoir dont on disposait à l'époque de sa parution. Il n'en reste pas moins une contribution de la première heure et de première valeur au problème central de la biologie, l'évolution. Alphonse n'a pas pensé – il ne le pouvait pas – que son livre quitterait les rayons de la bibliothèque de la Cour-Saint-Pierre pour devenir le programme partiel du jardin de son père.

Où faire en effet un exposé vivant de l'évolution sinon dans un jardin botanique ? L'information contemporaine l'autorise, l'exige. Quel passant demeurerait indifférent à l'histoire refaite des êtres vivants ? Les plantes mieux que l'homme ou les bêtes s'y prêtent. Prolongation naturelle du secteur génétique, celui de l'évolution donnerait un cachet nécessaire et exceptionnel à notre parc.

Comment s'y prendre ? Par un choix judicieux de plantes sauvages, de prototypes archaïques horticoles et agricoles, de variétés actuelles, montrer au public comment s'est faite une rose, une pomme, un blé, œuvre à la fois inconsciente et délibérée, ouvrage commun de la nature et de l'homme. A ce sujet, pas plus que pour d'autres nous n'avons de vérité définitive, mais nous regorgeons d'informations qui pourraient être figurées, voire testées par des cultures réunies et contrastantes. Tout ne peut être fait en même temps; une programmation à longue échéance permettrait de réaliser des expositions satisfaisant ce but.

Comment se fait-il que nous autres botanistes, manipulateurs d'êtres vivants, soyons en retard sur les musées d'animaux empaillés, institutions bien plus éducatrices que nos savannes linnéennes ? Où trouve-t-on et quand présentera-t-on un ensemble de sujets illustrant les problèmes de la biologie des appareils végétatifs et reproducteurs ?

Une zone de culture dont les fleurs accuseraient des symétries verticales et horizontales diverses, des plénitudes et des carences verticillaires énigmatiques, des organisations vexillaires multiples, des structures liées à la dissémination des fruits et des graines: Ce "thésaurus biologicus" ne constituerait-il pas une base incomparable pour l'approche des questions de la croissance efficacement dirigée et minutée, de l'adaptation, cet impérieux usage de la nature, de la stratégie subtile pratiquée par la plante dans ses combats de survie ? Laissons aux chimistes le DNA et montrons, au bout de la chaîne, les conséquences non moins merveilleuses de ces messages moléculaires.

Il suffit certes de se promener d'un bout à l'autre du jardin en diverses saisons pour trouver de tels exemples. Mais ils sont disséminés, non signalés et quasi perdus pour les visiteurs, perles égarées dans la boutique d'un antiquaire ! Nous avons à regrouper ces documents de vie sous des rubriques aussi vraies et éducatives que possible.

Je suspends ici l'énumération incomplète des parcelles du lotissement prochain de notre jardin botanique. Vos ambitions, vos expériences et vos réalisations

la rendent superfétatoire. A cet égard, je songe à d'heureuses initiatives prises à Genève: "Histoires de plantes", visites hebdomadaires commentées, réussite collective que je me plais à symboliser par le nom de Simone Vautier.

Ces perspectives nouvelles ne me font pas oublier la classique "école de botanique", dont les réussites sont rares mais existent. Réunir en cultures sériées des plantes de la même famille est une tentative qui ne peut satisfaire le botaniste averti et qui entraîne le public dans l'abstraction magnifique de la classification à laquelle il n'est nullement préparé. En ce sens, cette difficile et souvent décevante démonstration est un double gaspillage. Le bénéficiaire sera par contre l'étudiant de lycée ou de faculté qui trouvera à l'école de botanique l'authentique document naturel susceptible d'étayer ses connaissances livresques et surtout capable d'aiguiser son sens critique. Ce secteur appartient à l'élément universitaire du jardin, tout comme les parcelles et les serres destinées aux recherches de taxonomie expérimentale. Contrairement à ces dernières, l'école de botanique serait accessible au public.

Que deux remarques me soient permises en passant:

1. La présentation devrait être faite sous des rubriques plus objectives, moins artificielles que celles des familles. Par exemple: archichlamydées superovariées disciflores; à cette étiquette générale seraient subordonnées celles des plantes mentionnant leur nom et leur famille. Un tel arrangement faciliterait encore le calendrier cultural.
2. L'ambition de couvrir tout le système me paraît illusoire et s'exercer au détriment de la réussite. On devrait au contraire aller en profondeur en constituant (plan triennal) une collection assez complète des familles de quelques ordres (centrospermées, rhoeadales, tubiflores), quitte à choisir pour une période ultérieure d'autres groupes démonstratifs. Non multa sed multum ! "L'école" serait munie d'une documentation graphique, instructive et critique.

Qu'on me comprenne: je ne confonds pas la destination d'une station expérimentale avec celle d'un jardin botanique public. Une station, créée pour la recherche, vise des buts dont l'atteinte n'est pas garantie, utilise des méthodes incompréhensibles sans une préparation préalable, effectue des opérations dont l'esthétique est purement subjective. Une liberté sans rapport immédiat avec la société, une solitude qui ne saurait être rompue que par la visite de savants lui sont nécessaires. Ces attributs l'écartent matériellement et psychologiquement d'un jardin botanique public. Ce dernier a pour fin la détente spirituelle du citadin avili par l'existence urbaine, l'enrichissement de sa curiosité laissée, hélas, en friche mais toujours latente.

Deux vocations aussi nobles l'une que l'autre, mais deux destins que l'on ne peut apparier dans un système commun. La même divergence affecte les recherches de taxonomie analytique ou expérimentale poursuivies dans le complexe herbier-jardin et les démonstrations culturelles que ce complexe doit offrir à ses visiteurs. L'avenir ne se bâtira pas sur cette double confusion !

Fais-je une plaidoirie pour le divorce du couple recherche-culture ? Nullement, car l'une ne vit pas sans l'autre. Si j'ai insisté sur l'épanouissement de notre parc botanique public, c'est qu'à Genève tout au moins – et cela depuis long-

temps – le ménage conservatoire-jardin dénote un déséquilibre tragique. Le Conservatoire, par ses travaux de systématique classique et bientôt de taxonomie expérimentale, n'a cessé d'être à la pointe de la science internationale. Son épouse par contre, le Jardin, belle, aimée, indispensable, n'a guère évolué. Il est temps qu'elle sorte des minauderies du siècle de Buffon et assume la tâche moderne et magnifique que le contribuable est en droit d'attendre d'elle. Tel est le vœu unanime des botanistes locaux et très particulièrement celui de ceux qui ont œuvré dans notre institution municipale, hommes et femmes dont la lucidité scientifique et civique n'a point été écrasée par une pesante tradition.

Adresse de l'auteur: Professeur F. Chodat, Institut de botanique générale de l'Université rue de Candolle, 1200 Genève (Suisse).